

## Madame SATÃ

### Texte de Mestre Nestor Capoeira

---

Version française - Traduit par Sandrine Maury

*Madame Satã* (João Francisco dos Santos, 1900-1976) fut le plus connu, celui qui a vécu le plus – les “malandros” et les brigands mourraient généralement avant 40 ans- et le plus maudit des “malandros” cariocas (de Rio de Janeiro).

Il agissait à Lapa, plus précisément entre 1920 et 1950. Et, paradoxalement, bien qu’il ait vécu comme enfant de rue et plus tard comme brigand à partir de 1913, à Lapa (quartier d’un des gangs les plus connus situé à côté du quartier de Glória et de la célèbre *Flor da Gente*); malgré le fait d’avoir cité de nombreux “malandros” et bandits célèbres dans ses mémoires dictées à Sylvan Paezzo; bien qu’il ait fait une longue déposition dans le journal “O Pasquim” et eu une brève biographie publiée neuf ans après sa mort, Satã n’a jamais mentionné – ne serait-ce qu’une fois- les gangs qui avaient disparus vingt ans avant qu’il ne se retrouve dans les rues où ils vivait et dormait, tel un petit voleur des rues. C’était comme si ces gangs n’avaient jamais existé.

En dictant ses mémoires à 70 ans, Satã ne fait allusion à la capoeira que deux fois: en décrivant sa stratégie de bagarre (beaucoup de sauts et d’esquives, le coup gauche destructeur et “bien sûr, la capoeira qu’on apprenait dans la rue”); et quand un jeune insistait pour apprendre la capoeira avec lui, Satã le faisait tomber d’un coup et l’envoyait voir “un des capoeiristes des quais du port”.

La Lapa bohémienne a commencé à se développer vers 1910 et a atteint sa période dorée aux alentours de la fin des années 1940. Les bars: le Siri, le Café Colosso, la Capela, le Café Bahia, l’Imperial. Les cabarets: l’Appollon, le Royal Pigalle, le Vienne Budapest, le Novo México, le Casanova et l’incroyable Cu da Mãe (cul de la mère). Le Casino High Life...

Des Parisiennes, des Polonaises et des Brésiliennes. Leonor Cammarão qui est morte en prenant un bain de champagne. Boneca pour qui plus d’un homme est mort...

Il y avait aussi d’autres endroits comme la Mangue, la Saúde, la Praça Onze et les Quais du Port qui abritaient les “malandros” tels que Meia-Noite, Beto Batuqueiro, Edgar, Sete-Coroas, Miguelzinho et bien d’autres...

A partir de 1937, la vie des “malandros” se fait plus difficile. L’Etat nouveau de Getúlio Vargas et son idéologie de culte du travail et de la production, symbolisent le début d’une répression sévère contre les “rebelles”.

Meia-Noite est mort assassiné par un ennemi en 1938. Miguelzinho est mort à l’âge de 18 ans de mort naturelle. Joãozinho da Lapa fut assassiné par un camarade brigand vers 1939. Edgar est mort à 26 ans – un seul est resté pour raconter l’histoire...

João Francisco dos Santos - le Madame Satã -, 1,75 m., 108 kg, sans un gramme de graisse, fort et musclé, des cheveux noirs, longs et lisses a été initialement connu comme "Carangueijo da Praia das Virtudes" (le Crabe de la Plage des Vertus) où il nageait quotidiennement, et plus tard comme “Mulata do Balacochê”, le premier artiste *travesti* du Brésil. En 1928, à 28 ans, il est condamné pour le meurtre du garde de nuit Alberto “28” qui l’aurait provoqué en le traitant de “pédé”; il passa donc deux ans et trois mois à la prison d’Ilha Grande, et fut plus tard absolu pour défense légitime.

Cet événement fut le début d’une carrière partagée entre la vie nocturne, la bohème de la Lapa et la prison- surtout celle d’Ilha Grande- où il a passé plus de 27 ans de sa vie. En 1945, selon la légende, Satã a tué le sambiste Geraldo Pereira, le Geraldo des Femmes, un homme de plus d’1,90m avec un seul coup gauche.

Selon les dires de Madame Satã :

Je me suis formé en “malandragem”. Etre “malandro” à cette époque n’était pas exactement ce que cela veut dire aujourd’hui. Le “malandro” était celui qui accompagnait les sérénades, celui qui fréquentait les bars et les cabarets et qui ne voulait pas de bagarres, même contre la police. Il ne dénonçait pas les autres et les respectait. Chacun utilisait son propre couteau... Mais quand je parle de respect, je ne dis pas amitié, ce qui n’existait pas. Et le respect venait de la peur.

La “malandragem” est apparue dans les collines et au centre ville dans les années 1920... en même temps, apparaissait la première génération de sambistes des collines, aussi “malandros”... dans les années 1930, le “malandro” était roi... dans les années 1940, le “malandro” s’est déguisé avec un costume en lin, discret et respectable, image qui existe encore aujourd’hui.

Tout comme les gangs – bien que Satã n’ait jamais mentionné les Guaiamus\* ou les Nagoas\*-, chaque “malandro” avait son aire d’influence, des endroits dont ils étaient les protecteurs. Satã cite en exemple Saturnino de la Praça Onze; Gavião Branco et Gavião Preto de la Saúde; Henrique Fim -fin de la Praça Mauá; Brancura qui protégeait les bars et les maisons de prostitution; Índio da Carmange qui protégeait plusieurs bars etc... Il cite avec respect Edgar, Sete Coroas et Meia Noite pour leur courage et leur cruauté; et Camisa Preta, le “roi de la malandragem”.

Sete Coroas a été le maître de Satã dans l’art de la “malandragem”: le jeu, le couteau, la discussion, le courage. Vers 1928 il était déjà connu et respecté pour son courage et son fameux coup gauche.

Madame Satã, symbole de la marginalité, se sent à l’aise dans les années 1970. Il avait des cheveux longs quarante ans avant les *hippies*. Et il a détruit le stéréotype de l’homosexuel fragile et délicat.

Vers 1971, Satã et le dessinateur Jaguar mangeaient dans un bar de la station de tramways qui vont à Santa Teresa, près de la Lapa quand deux gardes ont provoqué un homosexuel. Satã a alors demandé aux gardes: “pourquoi vous ne venez pas parler avec moi ?” ce à quoi un des gardes a répondu “qu’est-ce qu’il y a papy ?” en donnant une petite tape sur le chapeau de Satã. Le “papy” lui a donné une baffe de la main gauche sur l’oreille qui a jeté le garde au sol, assez loin.

Curieusement, Sinhozinho – maître de capoeira carioca entre 1930 et 1960 – était instructeur pour la Police Spéciale tant redoutée, la même que son contemporain, le “maudit” Madame Satã a affronté plusieurs fois dans les rues de la Lapa – des bagarres devenues légendes. La Police Spéciale faisait des rondes dans des petites voitures de trois policiers. Satã a plus d’une fois affronté seul et “à la main” ces équipes, et plusieurs fois des renforts ont été demandés pour arrêter ce malandro.

D’un autre côté, comme dans la capoeira, il existe une relation invisible qui joint l’éthique de la malandragem au candomblé, à la macumba et aux pratiques spirituelles les plus variées. João Antonio, dans un de ses récits, attribut à Laércio Arrudão les paroles suivantes :

En posant ses deux mains sur mes épaules, en parlant bas et sérieusement un portugais bien clair, Laércio m’enseignait que les gens qui nous aiment, sont nous mêmes, seulement. Il n’y a que l’argent qui compte. Seul l’argent est positif. Le reste n’est que fraîcheur du coeur.

Pourtant, son protégé – Paulinho Perna Torta – bien des années après et après avoir atteint l’apogée de son succès, est tourmenté par des doutes et nous renvoie à la capoeira de Salvador – qui a cette relation avec le religieux – qui a survécue alors que la pragmatique capoeira carioca des gangs du XIXème siècle a été malmenée par la police et son nom de capoeira carioca a été effacé de la mémoire de la marginalité, moins de trois décennies après son apogée.

Les malandros qui ont vécu dans les premières décennies du XXème siècle, et qui ont “protégé” la Lapa, sont un étrange anneau qui lie les groupes cariocas du XIXème siècle – desquels ils étaient

héritiers – et les académies de capoeira qui allaient naître à Rio:

- dans les années 1930, avec Sinhozinho (capoeira-lutte sans berimbau ou rituel)
- dans les années 1950 avec Artur Emídio (capoeira de Itabuna, similaire à celle de Bimba, capoeira objective avec berimbau)
- et dans les années 1960, avec le jeune Groupe Senzala (fortement influencé par la capoeira régionale créée par le Maître Bimba à Salvador dans les années 1930).

Malgré le rôle obscur des acteurs et des scénarios de la capoeira des groupes du XIXème siècle, il y a eu un héritage qui s'est transmis d'une manière ni causale, ni linéaire. Le savoir de la capoeira de ce siècle a rassemblé l'univers de la samba, de la "malandragem" du début du XXème; et en laissant place à la capoeira carioca des années 1930, 50 et 60.